

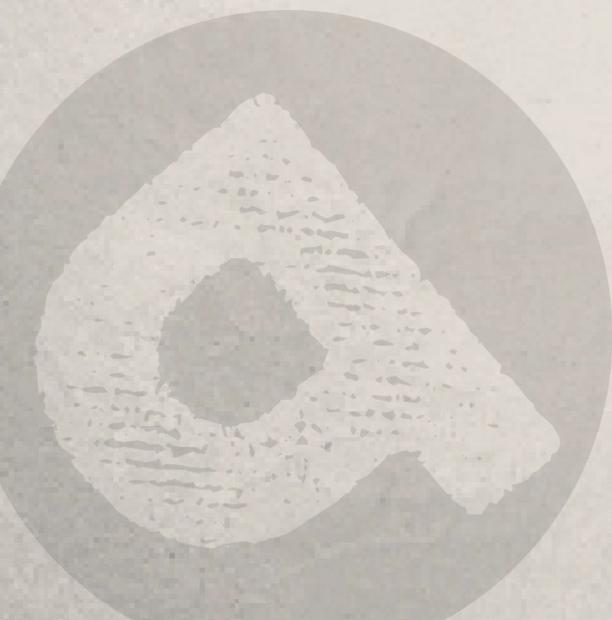
# ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

**Le défi du «Défi»**

**Ils ne pensent qu'à ça**

**Eloge  
de l'intelligence  
manuelle**



N° 387 | 30.4.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Le défi du «Défi»

« POURQUOI ENCORE MONTER DANS L'ESPACE, SINON POUR Y FAIRE DES FILMS? » ET POURQUOI Y FAIRE DES FILMS, QUAND ON POURRAIT TOUT SIMULER ICI-BAS? LA RÉPONSE À CETTE QUESTION NOUS FAIT BASCULER TÊTE EN BAS DANS UNE NOUVELLE RIVALITÉ SPATIALE RUSSO-AMÉRICAINNE DONT LES ENJEUX NE SE LIMITENT DE LOIN PAS À L'INDUSTRIE DU SPECTACLE.

### MULTIPOLARITÉ? VOUS PLAISANTEZ?

Dans sa dernière édition de mai-juin 2023, la revue *Foreign Affairs* publie un long article de Stephen Brooks et William Wohlforth qui prend avec aplomb le contrepied de la thèse désormais banale sur la *multipolarisation* du monde. *Foreign Affairs*, organe du *Council on Foreign Relations* (CFR), passe pour donner le compas de la politique globale américaine et le canevan d'une bonne part des commentaires admis sur les développements internationaux. Les deux auteurs de l'article sont d'éminents professeurs au Dartmouth College, l'une des prestigieuses universités de l'*Ivy League*. Leur papier sur «Le mythe

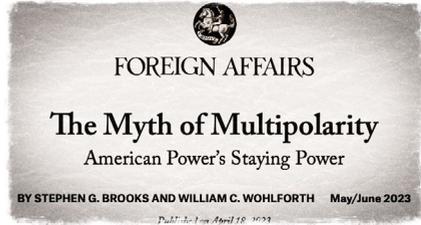
de la *multipolarité*», sous-titré «Le pouvoir américain reste le pouvoir», sonne comme une encyclique pastorale ou un rappel à l'ordre dogmatique à destination des ouailles de l'église atlantiste ébranlées dans leurs convictions.

On peut y lire une série d'assertions autoritaires et rassurantes sur la précellence de l'Empire global américain. La démarche consiste surtout à dissiper les soupçons défaitistes suscités par la montée du BRICS et du bloc eurasienn. La *multipolarité* n'est même pas envisagée, les auteurs ne se donnent la peine que de réfuter l'idée de *bipolarité*, considérant que la seule rivale *envisageable* à l'empire américain

serait la Chine. La Russie? Enlisée en Ukraine, flagellée par une «vague massive» de sanctions «dévastatrices», elle ne compte pas. Son alliance avec la Chine n'est pas si solide que ça. D'ailleurs, même si ces deux États réussissaient dans toutes leurs entreprises — la Russie écrasant l'Ukraine, la Chine absorbant Taïwan —, cela ne changerait rien à la donne: ils resteraient des caïds régionaux auprès du pouvoir technologique, financier et militaire des États-Unis qui assure toujours à ce pays une dominance globale. L'idée que se font les deux auteurs des puissances concurrentes ne s'éloigne guère du stéréotype traditionnel des néocons: la Russie n'est au fond toujours qu'une *station-service avec des armes nucléaires* et la Chine un *tigre en papier*. Sur le plan militaire, comme la Russie n'est même pas en lice, nous n'avons droit qu'à la comparaison détaillée avec la Chine, et elle est écrasante:

«Considérez les capacités qui donnent aux États-Unis ce que le politologue Barry Posen a appelé «la maîtrise des communs», c'est-à-dire le contrôle de l'air, de la haute mer et de l'espace. La maîtrise des communs est ce qui fait des États-Unis une véritable puissance militaire mondiale. Tant que la Chine ne pourra pas contester la domination des États-Unis dans ce domaine, elle restera une simple puissance militaire régionale. Nous avons recensé 13 catégories de systèmes qui sous-tendent cette capacité — des sous-marins nucléaires aux satellites, en passant par les porte-avions et les avions de transport

lourds — et la Chine se situe à moins de 20 % du niveau des États-Unis en tout...»



Sur le papier, et malgré un certain retard à la mise à jour sur les questions militaires et économiques, l'article de Brooks et Wohlforth paraît assez convaincant, surtout si on chausse pour le lire les lunettes d'un satrape américain. Quand on regarde les choses depuis le New Hampshire, on n'a pas idée de se demander si les sanctions — du moment qu'elles nous profitent — sont plus «dévastatrices» pour la Russie ou pour les États ouest-européens. Lesquels n'apparaissent même plus dans l'équation, sinon comme variables d'ajustement. Car si l'Europe s'est suicidée avec l'Ukraine, l'empire US n'a fait que se gaver, malgré les 130 milliards transférés à Zelensky grâce à une planche à billets déchaînée. De ce point de vue, les choses vont on ne peut mieux pour l'Oncle Sam.

J'allais moi-même commencer à y croire. Hélas, juste avant de découvrir cet article, j'étais allé au cinéma. Ce que j'y ai vu m'a poussé à lire la revue de référence de l'Empire avec des lunettes 3D: celles qui, à la surface, ajoutent la profondeur.

## UNE VILLÉGIATURE SURBOOKÉE

Le 5 mai 2020, la NASA était «tout excitée» d'annoncer sa collaboration à venir avec Tom Cruise pour la réalisation du premier «long métrage narratif» tourné dans l'espace. Le héros de *Mission: impossible*, connu pour ne reculer devant aucun *challenge*, devait se rendre en octobre 2021 dans la station spatiale internationale en compagnie du réalisateur Doug Liman pour y tourner un mystérieux film budgété à 200 millions de dollars.

Trois jours après l'annonce américaine, mais avec une communication bien moins flamboyante, une équipe russe annonçait qu'elle entraînait elle aussi en lice et prenait une option sur l'ISS pour la même période. La cabane la plus coûteuse jamais construite par les hommes allait-elle se transformer en auberge pour cinéastes? Ne manquait plus que son profil sur booking.com pour les réservations...

Les Américains pouvaient compter sur le soutien de la célèbre agence spatiale et d'Elon Musk avec ses navettes révolutionnaires. Les Russes se fiaient aux vieux vaisseaux Soyouz et au soutien de Poutine. Le projet américain n'a jamais décollé. Le film russe vient de sortir.

### UN CONTE SPATIAL UN PEU... TERRE-À-TERRE

«On a déjà opéré quelque chose dans l'espace?»

- Oui, on a coupé une queue de rat.
- Et ça a marché?
- Je ne sais pas.

— Renseignez-vous!» (*Le Défi*)

Le projet du *Défi* résulte d'un grand appel d'offres organisé par l'agence Roskosmos. On se doute donc que n'est pas pour l'originalité de son scénario ou sa finesse artistique que le film de Klim Chipenko restera dans l'histoire. On peut le résumer de bout en bout puisque l'intérêt est ailleurs. Un cosmonaute de la station spatiale internationale se blesse gravement lors d'une sortie. Il est exclu de le ramener sur terre dans cet état. Les as de la chirurgie russe sont appelés à la rescousse pour aller l'opérer là-haut. Un seul sera embarqué, mais sept jeunes médecins sont pressentis et entraînés. En définitive, c'est la fille de l'équipe qui sera choisie, malgré son cumul de problèmes familiaux et sa préparation sportive se réduisant à du beach-volley pendant les vacances. Elle trouvera le patient dans un état trop grave pour une intervention classique, impossible dans ces conditions, et désobéira aux ordres en tentant *quand même* une opération basée sur du système D. Le cosmonaute survivra. Ils redescendront tous deux sains et saufs et le surlendemain elle sera de retour au travail. Tout au long de la chaîne, nous aurons croisé des mâles bougons un peu dépressifs, mais toujours sacrificiels qui n'auront jamais manqué à la tâche dans les moments critiques.

Nous voici donc en présence d'un script très hollywoodien, enrichi toutefois par cette *pâte du réel* presque collante qui distingue souvent la narration cinématogra-

phique russe. Teinté, comme il se doit, d'une pointe d'autodérision et de satire politique. À vrai dire, on a l'impression que c'est le genre de film que les Américains auraient fait, en plus *cool*, s'ils avaient été les premiers là-haut. À ceci près, peut-être, que dans la fable russe, la jeune médecin est choisie non pas *malgré* son âme traumatisée, mais à *cause* d'elle.

En attendant, le premier long-métrage tourné dans l'espace est un exploit russe. Comme personne d'autre ne va vous en parler, il me paraît intéressant de rassembler ici quelques faits remarquables. Klim Chipenko et l'actrice-star Yulia Peresild ont passé douze jours dans l'ISS. Nul ne pouvait dire à l'avance comment le tournage se passerait, sur les plans humain et technique, ni quel serait le résultat. Le réalisateur a rempli à la fois les fonctions d'opérateur, d'éclairagiste, de maquilleur et de professeur d'art dramatique pour les trois cosmonautes présents, dont la maladresse de jeu ne fait qu'ajouter au sentiment de réalité. À cause des successions rapides de jour et de nuit, et parce que Chipenko voulait filmer autant que possible en conditions de lumière naturelle, on n'a pu tourner que par brèves séquences. Une trentaine d'heures de vidéo ont été envoyées sur terre et aussitôt post-traitées, notamment pour corriger les «pixels morts» causés par la radiation cosmique.

- **Notule.** Dans *Gravity*, le film de référence en matière d'apesanteur simulée, Sandra Bullock

porte les cheveux coupés à la garçonne. Dans *Le Défi*, Yulia Peresild laisse flotter une glorieuse crinière blonde. C'est très beau, mais invraisemblable dans le bric-à-brac engoncé de la station spatiale. La raison en est que le déploiement des cheveux en état d'apesanteur est inimitable par les effets spéciaux numériques. Cette licence capillaire confirme l'authenticité des images, en plus des mouvements libres et entremêlés de plusieurs acteurs dans le même plan (impossibles à réaliser avec des harnais et des filins).

Le décollage de même que l'atterrissage de l'héroïne semblent avoir eux aussi été filmés «en vrai», dans le vaisseau même qui l'a emmenée, en compagnie du cosmonaute chevronné Anton Chkapterov, qui joue son propre rôle. Le troisième passager — le réalisateur — est laissé hors cadre.

#### GRINCEMENTS AU DÉCOLLAGE

Chipenko était le plus en vue des réalisateurs russes. Il avait déjà réussi — en studio — un film spatial très convaincant. Son *Saliout-7*, récit héroïque de la panne et du sauvetage de cette ancienne station soviétique, est sorti en 2017, et ne cède en rien, en termes de maîtrise de l'environnement, au standard américain du genre, *Gravity* d'Alfonso Cuarón (j'en ai parlé dans «*Interstellar Blues, ou la Déconquête spatiale*», AP127 | 06/05/2018). Pour accéder à l'ISS, Chipenko a dû se délester de quinze



kilos et se soumettre avec son actrice à un entraînement accéléré de seulement trois mois. Il a emporté un casque de rugby pour filmer dans les boyaux de la Station sans se déchirer le crâne à chaque recoin. L'apesanteur était un monde nouveau pour les humains comme pour la technique. Quelle que soit la posture, on a le sentiment d'y vivre la tête en bas. Yulia Peresild, malade, a passé sa première journée en orbite dans son sac de couchage, le sommeil étant le seul remède au malaise. Le réalisateur a découvert qu'il pouvait à l'occasion laisser la caméra travailler seule, sans support, agitée uniquement par le vent coulis de la ventilation. Il était fasciné jusqu'à l'hypnose par les variations lumineuses. «Si tu vois une forte lumière, c'est probablement un ange», dira un cosmonaute à son héroïne. Au moins autant que le défi physique, il aura fallu affronter le mur de l'administration. Cet exploit-là était plutôt du ressort du producteur général, Konstantin Ernst, le directeur de la Première chaîne de TV russe, qui n'avait au-dessus de lui que le Président.

Mais les cosmonautes n'étaient pas très heureux non plus de cette intrusion du grand divertissement dans leur austère univers scientifique.

Le directeur des programmes habités de Roskosmos, Krikaliov, fut suspendu pour s'être opposé au projet — avant d'être réinstitué quelques jours plus tard. Krikaliov était ce cosmonaute légendaire qu'on avait «oublié» en orbite lors de l'effondrement de l'URSS et qui n'a pu redescendre que l'année suivante — pulvérisant au passage le record de durée de séjour d'un humain dans l'espace. Son opinion avait du poids. Mais on ne demande pas l'avis des cosmonautes dans les affaires de stratégie nationale.

Car c'est bien de stratégie qu'il s'agit, comme nous le verrons plus bas. *Le Défi* ne s'inscrira évidemment pas dans l'histoire du cinéma comme une réussite artistique et il n'a pas été conçu pour cela. La critique russe l'a d'ailleurs assassiné pour son intrigue téléphonée et son manque de conviction. Tombant parfois dans cette même geignardise apocalyptico-catastrophiste qu'on

retrouve chez les censeurs de la stratégie militaire du Kremlin :

«Ils ont dépensé plus d'un milliard de roubles (probablement beaucoup plus; le chiffre réel sera connu dans une dizaine d'années), sans s'approcher de l'art d'un seul millimètre...»

Un site anglophone prorusse, mais lucide et distancié, résume le malaise: oui, les Russes sont allés tourner le premier film dans l'espace... mais cela en valait-il la peine? Sur quoi un spectateur enchérit: «En quoi le lieu du tournage a-t-il de l'importance? 2001, *l'odyssée de l'espace* a été créé sur Terre, mais il rend mieux l'espace que s'il y avait été filmé».

On pourrait aussi citer *E la nave va* de Fellini, si prenant qu'on en oublie très vite que le navire est un décor forain et que les vagues de l'océan sont rendues par des feuilles de cellophane. Ou carrément le tout premier film de science-fiction: le *Voyage dans la Lune* de Méliès, avec son astre nocturne à visage humain... Substituer le réel à l'art qui l'imité est l'inverse exact d'une démarche artistique.

#### ALLER DANS L'ESPACE, À QUOI BON?

Plutôt que de se demander ce qu'on aurait pu faire de «mieux» en envoyant des cinéastes en orbite, on ferait bien de réfléchir au message que *Le Défi* nous adresse en l'état.

Lorsque l'équipe de Chipenko, avec la bénédiction de *tout en haut*, a réservé pour ses besoins la navette Soyouz MS-19, les critiques ont aussitôt fusé: «à cause d'eux, de vrais

cosmonautes resteront à quai...» Certes. Mais en quoi les cosmonautes en question auraient-ils mieux servi leur pays et l'humanité? Quelles sont ces découvertes époustouflantes qu'ils nous ont rapportées de l'espace ces dernières décennies, mises à part les vidéos didactiques du Canadien Chris Hadfield avec sa guitare, dont les sketches ont fini par entrer dans la routine médiatique?

Ou, pour parler crûment comme le producteur du *Défi* Andrey Tratsiouk, «Pourquoi encore monter dans l'espace, sinon pour y faire des films?» Éventuellement pour y promener des touristes millionnaires, comme proposent les concurrents américains, sinon on ne voit pas très bien. De fait, les orbites basses ne sont plus aujourd'hui qu'une extension du domaine de la robotique et un parc surencombré de machines de communication ou d'observation.

L'aventure spatiale digne de ce nom commence bien au-delà; or, comme le dit l'un des protagonistes du film, *l'homme n'a jamais été plus loin que 400 km, soit la moitié du chemin entre Moscou et Saint-Pétersbourg*. Lançant au passage le coup de pied de l'âne à la conquête américaine de la Lune, qui est de plus en plus mise en question. Quant à la colonisation de Mars promise par Elon Musk, les Russes sourient en coin depuis qu'il n'a même pas pu assurer un taxi pour Tom Cruise...

- **Notule.** Cette petite phrase du film fait curieusement écho au «lapsus» de l'astronaute français Thomas Pesquet au sujet

de la mission Artémis — «Là, on va vraiment aller très loin. Aussi loin qu'aucun être humain s'est jamais éloigné de la Terre» — semblant impliquer que personne n'est jamais encore allé sur la Lune. Le gaffeur s'est dûment rétracté par la suite.

Le fameux troll Dmitry Rogozine, qui était en 2021 encore patron de Roskosmos, a donné une justification plus concrète à cette «pipolisation» du programme des vols. Il s'agissait selon lui de faire valoir au travers du film la rapidité et la fiabilité du dispositif spatial russe pour attirer de nouveaux clients commerciaux et combler les places laissées vacantes par les astronautes américains, désormais véhiculés par leurs propres moyens. On pourrait selon lui commercialiser «deux ou trois vols par an» sans préteriter l'intérêt national. Et c'est bien là que gît le défi du *Défi*. Rappeler au monde que la Russie continue d'assurer le seul service de bus régulier vers l'espace, suffisamment rodé et sûr pour que

des cinéastes puissent s'embarquer avec seulement trois mois de préparation.

À quoi il convient d'ajouter une autre couche de communication, plus subliminale, mais dont l'importance a soudain été accentuée par la guerre en Ukraine. La victoire de la Russie dans la conquête *cinématographique* de l'espace ravive la grandiose rivalité spatiale des années 1960. Elle rend aussi, d'une certaine manière, aux États-Unis la monnaie de la pièce appelée *Guerre des étoiles* sous Reagan. Cette opération de relations publiques crédibilise les prétentions de la Russie à maîtriser l'espace proche tout en en barrant l'accès à ses adversaires.

Il y a quelques jours, le magazine américain *Military Watch* dressait le panorama des cinq complexes d'armes antisatellite russes allant des missiles de DCA à portée étendue du système S-500 aux lasers aéroportés en passant par les dispositifs de brouillage électronique. Dans ce contexte, le *Défi* est à comprendre



non comme un titre de film, mais au sens premier: alors, qui sont les maîtres de l'espace?

### JOUEURS D'ÉCHECS CONTRE JOUEURS DE POKER

La comparaison est éculée, mais tellement parlante: les uns sont des maîtres du bluff, les autres préfèrent jouer sûr. En lançant leur *défi* cinématographique trois jours après les Américains, les Russes ne prenaient qu'un seul risque: celui lié au problème humain, le versant technique étant lui largement routinier. La partie américaine, elle, s'imposait *deux* hypothèques: d'une part, l'envoi de touristes dans l'espace; de l'autre, la mise à disposition d'un véhicule suffisamment sûr par une compagnie qui, comparée à l'expérience de Roskosmos, n'en était qu'à ses balbutiements (comme on a pu encore s'en assurer ces derniers jours). Malgré cela, les Américains se sont lancés dans une communication aussi tonitruante que si l'exploit était *déjà accompli!* Sachant le rôle qu'ont joué les exploits fictifs de Tom Cruise dans l'imaginaire des Américains et dans la sauvegarde de leur haute idée d'eux-mêmes, imagine-t-on le désastre national qu'aurait été la mort du héros de *Top Gun* dans un accident de la navette SpaceX? C'eût été dix fois pire que la spectaculaire débâcle d'Afghanistan.

Depuis la sortie du film — plus exactement, depuis le retour de Chipenko et Peresild sur terre —, le projet de Tom Cruise n'a plus de raison d'être. Il n'a pas été officielle-

ment retiré, on a simplement cessé d'en parler. Il n'en reste pas moins une défaite cuisante. Une puissance hégémonique et consciente de son rôle aurait compris l'importance de ce défi au temps de la société du spectacle et se serait donné tous les moyens nécessaires pour le relever. Mais l'Amérique de l'après 2020 est un empire tétanisé par ses conflits internes.

### CRIME ET CHÂTIMENT

Cela nous ramène à l'encyclique pontificale par laquelle nous avons commencé cette réflexion. Sur le papier, chiffres à l'appui, les puissances «révisionnistes» — c'est ainsi que les pays du BRICS y sont qualifiés — n'arrivent pas à la cheville de la puissance américaine. Leur monde multipolaire n'est qu'un rêve. Tout au plus ont-elles réussi, provisoirement, à mettre l'Amérique en situation d'«unipolarité partielle». Cependant, écrivent nos auteurs, et je souligne ce passage:

*«le révisionnisme exige punition et, avec moins d'options unilatérales sur la table, les États-Unis ont davantage besoin de réagir de concert avec leurs alliés».*

Que de révélations dans une seule phrase!

On y apprend en tout premier lieu que le «révisionnisme» est un crime puisqu'il appelle le «châtiment». Or le révisionnisme en question, dans les déclarations des pays du BRICS et associés, consiste pour l'essentiel à exiger un retour à un ordre mondial fondé sur la souveraineté nationale

et le droit au lieu de l'ordre fondé sur l'obéissance aux règles (*rules based order*) que les Américains ont imposé depuis la fin de l'URSS. L'avantage des règles sur le droit étant que le plus fort peut les dicter comme bon lui semble, quand le droit implique concertation et assentiment général.

On s'y rend compte au passage que l'étude en question, malgré toute une série d'observations intéressantes, n'a aucune cohérence scientifique, crime et châtement relevant d'un tout autre registre. Elle a essentiellement une fonction *performative*: elle instaure, ou veut instaurer, une réalité simplement en l'affirmant. C'est bien une encyclique. Ou une formule magique.

On comprend enfin que, malgré toute leur supériorité, les États-Unis sont acculés. Ils ne parlent plus d'agir, mais de *réagir*, et n'osent plus le faire seuls. Ils se cachent derrière leurs alliés. Or les alliés valides sur lesquels les États-Unis peuvent compter constituent un groupe de pays de plus en plus restreint. Les plus solides sont désormais le Royaume-Uni, le Canada et l'Australie depuis que les États-Unis eux-mêmes ont jeté l'Union européenne «sous les roues du bus», comme on dit là-bas. Envers le reste du monde, comme on le voit partout — Inde, Arabie Saoudite, Soudan, Serbie... — les États-Unis ont tombé le masque diplomatique pour étouffer les velléités de «révisionnisme» par l'intimidation, le chantage ou le *regime change*.

Cela n'est pas le comportement d'un souverain sûr de lui. Cela ressemble plutôt à un carrosse lancé dans la foule tous rideaux tirés en espérant forcer le passage.

En fin de compte, les doctes théoriciens de la puissance impériale qui publient dans *Foreign Affairs* ne réfléchissent pas autrement que les communicateurs de Tom Cruise. Confiance excessive dans une gloire passée, effets d'annonce et prises de risque inconsidérées. Il ne fait aucun doute que le dispositif militaire, économique, technologique des États-Unis — sans compter le renseignement — reste sans concurrence dans le monde. Il souffre d'un seul problème qu'aucune technologie ne peut résoudre, car il est humain: absence de cœur, absence d'âme, absence de pensée cohérente et lucide.

#### POST-SCRIPTUM

*Le Défi* est projeté pour le moment dans une vingtaine de pays. Je l'ai vu le 23 avril dernier à Belgrade. Il ne sera sans doute pas projeté à l'ouest, et c'est bien dommage: c'est tout de même un événement historique. Et puis, surtout, la glorieuse chevelure de Yulia Peresild flottant librement en apesanteur gomme toutes les banalités du scénario.

Les deux moitiés de l'Europe se sont remises à écrire des histoires divergentes d'elles-mêmes et du monde. Je n'ai jamais eu le sentiment aussi concret d'un rideau de fer qui retombe.



ENFUMAGES par Eric Werner

## Ils ne pensent qu'à ça

**L**A REVENDICATION LGBT-DIVERSITAIRE REPOSE SUR UN PRÉSUPPOSÉ BIZARRE: L'IDÉE QUE NOS MŒURS SEXUELLES SERAIENT LE PARAMÈTRE ESSENTIEL DE NOTRE EXISTENCE. CETTE PROPAGANDE NOUS IMPRÈGNE À TEL POINT QUE NOUS NE SOMMES MÊME PLUS CHOQUÉS PAR L'ÉTROITESSE DE CETTE VISION DE L'ÊTRE HUMAIN.

On entend souvent dire que l'actuelle révolution sociétale marquerait un retour à «l'ordre moral». À certains égards, c'est le cas. Il en va aujourd'hui du sexe comme de la circulation routière, des impôts, du travail salarié, etc. Tout est minutieusement réglementé, codifié, programmé. Il y a des procédures à suivre; si on ne les suit pas, on s'attire inmanquablement des ennuis. Il est bien loin le temps où l'on disait qu'il

était interdit d'interdire. En Suisse, des coachs privés offrent désormais leurs services pour aider les couples à atteindre l'égalité sexuelle, etc.

Tout cela est vrai, mais le problème est complexe. On peut effectivement parler de retour à l'ordre moral, mais d'un autre côté aussi jamais le sexe n'a été aussi présent qu'aujourd'hui dans la tête des gens (et bien sûr en dehors). Qu'y a-t-il à cela d'immoral? demanderont certains. Mais iront-

ils jusqu'à parler d'ordre moral? La pornographie *hard*, en particulier, se porte plutôt bien. Tout le monde y a désormais accès, y compris, comme on sait, une large proportion d'enfants de moins de dix ans. Les statistiques à ce sujet sont très parlantes.

Autre point également à considérer: le fait que la répression et les panneaux d'interdiction en lien avec le sexe concernent aujourd'hui surtout le sexe hétéro. C'est lui prioritairement qui est visé: beaucoup moins en revanche le sexe homo. L'accent est plutôt mis ici sur l'homophobie. On peut être envoyé en prison pour homophobie (alors même qu'à une autre époque, c'étaient les homosexuels qui étaient envoyés en prison). Ce qui était considéré comme moral autrefois est aujourd'hui considéré comme immoral, et réciproquement.

On encourage aussi volontiers les gens à changer de sexe. À votre avis, qu'est-ce qui est plus immoral: vous rendre coupable de sexisme en disant ce que vous pensez de l'actuel matriarcat à la pause café, ou amputer des enfants en détresse psychique de leurs organes sexuels, comme cela tend aujourd'hui à se banaliser? Sauf que, là encore, on s'avance en terrain miné. Ne dites pas par exemple à quoi de telles pratiques (les amputations en question) vous font penser: ce serait mal compris. Bien mieux, on en surprendrait plus d'un en lui expliquant qu'il est mal d'agir ainsi. Mal, vraiment? Êtes-vous sûr de ce

que vous dites? Ne seriez-vous pas peut-être *technophobe*?

#### EN DESSOUS DES ANIMAUX

Les gens qui critiquent les lois LGBT et la propagande officielle en la matière les critiquent volontiers au nom de ce qu'ils estiment être «l'ordre naturel des choses», ou encore le «droit naturel». Ces lois, expliquent-ils, sont «contre nature». À mon avis, c'est mal poser le problème. Je ne sais pas trop, personnellement, ce qu'est l'ordre naturel des choses. Il y a de tout dans la nature. Il ne faut pas sacrifier la nature. En ce qui me concerne, j'adopterais plutôt en la matière le point de vue de Tolstoï dans la *Sonate à Kreutzer* (1891). À aucun moment, dans cette nouvelle, Tolstoï ne parle de l'homosexualité. En revanche, il traite abondamment du sexe en général, reprochant à ses contemporains et singulièrement aux membres des classes supérieures de son temps de lui accorder trop d'importance, en fait de tout lui sacrifier: c'est une erreur, leur dit-il. Par là même, vous vous ravaliez au rang des animaux, et même en dessous. Car même les animaux ne se comportent pas comme vous le faites. Il parle aussi d'«infamie», de «débauche», etc. Ce vocabulaire est aujourd'hui passé de mode. Mais au risque de passer pour un attardé, je le préfère au précédent. C'est une meilleure manière d'aborder le problème.

Vous noyez le poisson, m'objectera-t-on. Je ne noie pas le poisson, j'élargis simplement la perspective.

Tout ce que dit Tolstoï du sexe hétérosexuel s'applique sans difficulté au sexe homosexuel. La question, en fait, n'est pas de savoir si l'on est homo, hétéro, bi, cis, trans, ce que vous voudrez d'autre. Elle est de savoir quelle place toutes ces choses ou d'autres analogues occupent dans votre existence: est-elle grande, très grande, démesurément grande, ou au contraire, comme il le faudrait, très petite? Tolstoï lui-même prêchait la continence. On peut très bien se passer de sexe, disait-il. Ou alors vous faites des enfants et ensuite vous vous en occupez, les éduquez, etc. Essayez aujourd'hui d'expliquer cela aux gens: ils ne comprendraient même pas de quoi vous parlez. C'est dommage pour eux, car on ne peut pas dire qu'ils se fassent à eux-mêmes beaucoup de bien en menant la vie qu'ils mènent. À vrai dire, ils se pourrissent la vie: la leur propre, et celle des autres.

Tolstoï n'a d'ailleurs rien inventé. Tout ce qu'il dit dans la *Sonate à Kreutzer* est tiré du Nouveau Testament, qu'il cite d'ailleurs en exergue. Le christianisme s'est toujours caractérisé par sa prise de distance par rapport au sexe. Il nous met en garde contre l'argent, mais aussi contre le sexe. Ce sont ses deux grandes caractéristiques. Quand on se penche sur le christianisme des

premiers siècles, on se rend compte que ce sont elles qui expliquent son attractivité originelle. Sur le sexe et l'argent, le christianisme disait des choses qu'il était seul à l'époque à dire. Cela fut vécu comme une libération. Dans les Évangiles, les deux thématiques sont d'ailleurs étroitement associées. On fait ici référence au chapitre 10 de l'Évangile de Marc. Ce chapitre contient une douzaine de versets consacrés au sexe et une douzaine d'autres (treize, en fait) à l'argent. Mais qui lit encore les Évangiles? En tout cas pas ce salarié de la radio d'État d'un pays européen qui, lors d'un morceau d'émission consacré au régime cubain, relevait que Cuba avait l'an dernier légalisé le mariage pour tous: preuve, s'il en est, que ledit régime était en voie de libéralisation. Son interlocuteur, un bon connaisseur du régime cubain, lui a expliqué que cela n'avait rien à voir. Ah bon?

#### RENDRE À DIEU CE QUI EST À DIEU

L'Empire romain, au tout début de notre ère, ressemblait à certains égards au régime occidental actuel. Tout le monde couchait avec tout le monde, mais pour le reste les gens respectaient les autorités. Ils y avaient d'ailleurs intérêt. Aujourd'hui, il est vrai, on ne respecte plus tellement les autorités.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

Mais on continue à leur obéir, ce qui est l'essentiel. Le mariage pour tous met de l'huile dans les rouages. Cela occupe les gens. Certains croient qu'ils sont plus libres avec le mariage pour tous que sans: c'est très bien qu'ils le croient. La radio d'État ne va évidemment pas leur dire le contraire. Quant au christianisme, heureusement qu'il y a encore des gens comme Tolstoï pour en rappeler l'existence. Mais Tolstoï vivait au XIXe siècle. Vous me direz qu'il y a les églises. Mais le christianisme est une chose, les églises une autre. Les églises rendent volontiers à César ce qui est à César, beaucoup moins en revanche à Dieu ce qui est à Dieu. Il n'y a qu'à écouter leurs dignitaires. Il est vrai qu'ils prennent soin désormais d'utiliser l'écriture inclusive.

Bref, ce qui est contre nature, ce n'est pas de coucher avec des gens du même sexe, c'est de ne penser qu'à ça. Ce travers n'est pas propre aux seuls militants LGBT, c'est un trait d'époque. C'est l'époque dans son ensemble qui ne pense qu'à ça. La forme extrême de cette obsession est évidemment le changement de sexe: quand on va jusqu'à vouloir changer de sexe pour s'épanouir vraiment dans ce domaine. Tout ça pour ça? Oui absolument: tout ça pour ça. Que n'est-on prêt à subir pour jouir? Ce n'est même pas du maso-

chisme (il n'y a aucun plaisir dans ce qu'on subit: les gens souffrent vraiment), c'est simplement le prix à payer. Vous payez donc. Quant aux dirigeants, ils emportent la mise. «C'est vraiment pitoyable d'ouïr parler de tout ce que faisaient les tyrans du temps passé pour fonder leur tyrannie; de combien de petits moyens ils se servaient pour cela, trouvant toujours la multitude ignorante tellement disposée à leur gré, qu'ils n'avaient qu'à tendre un piège à sa crédulité pour qu'elle vînt s'y prendre», écrivait La Boétie(1).

- Illustration: invasion d'hommes nus au Palais de Justice de Bruxelles. Photomontage des artistes Diego Agullo et Dmitry Paranyouchkine.

#### LECTURES SUGGÉRÉES

- Tolstoï, *La Sonate à Kreutzer*.
- Évangile selon saint Marc, chapitre 10.
- Peter Brown, *Le Renoncement à la chair: virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Gallimard, 1995.

#### NOTE

1. *Discours de la servitude volontaire*, ici cité dans la transcription qu'en a donnée Charles Teste au XIXe siècle. Cette transcription figure dans l'édition du *Discours* publiée chez Payot en 1976.

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

## Éloge de l'intelligence manuelle

**A VOIR DEUX MAINS GAUCHES EST UN GRAVE HANDICAP DANS UNE VIE. NOTRE ÉDUCATION MODERNE NE FAIT RIEN POUR LE LEVER. ELLE NE VOUS EN INFORME MÊME PAS. ELLE AIME LES MANCHOTS, CAR ILS SONT DÉPENDANTS.**

Chaque heure de mon séjour en Inde m'a laissé un éclat d'émerveillement. Le premier jour, marchant dans la rue à Calcutta, j'avais acheté une noix de coco pour la boire. Encore fallait-il la décalotter. Avant que j'aie eu le temps de demander comment faire, le vendeur ambulant avait saisi le gros fruit vert d'une main et le faisait virevolter entre ses doigts, ou plutôt dans les airs, tel un magicien. De l'autre



main, il en détachait des copeaux avec une machette imposante. En quelques secondes, le noyau dur était mis à nu, percé et servi. Cela s'était fait sans effort, avec le sourire, comme en apesanteur. Il savait bien que je n'aurais pas su m'y prendre. Il avait dû en ouvrir des milliers pour arriver à ce stade de virtuosité. J'ai compté ses doigts: aucun ne manquait. Si j'avais tenté la même chose, j'eusse dû réapprendre le calcul en base huit, voire six. L'Inde serait déjà le pays le plus peuplé au monde. Ses hautes écoles forment des centaines de milliers d'ingénieurs chaque année, qui vont aussitôt prendre d'assaut les entreprises de haute technologie. Dans la vallée du Silicone, de Google et Microsoft à Adobe et IBM, la liste des patrons d'origine indienne est impressionnante.

Mais ce n'est que la part la plus voyante. Consultez l'organigramme de Chanel, Deloitte, Vimeo, Novartis et vous criez au complot hindou. Si l'on écarte l'hypothèse du grand remplacement par le haut, il faut bien trouver quelques explications. L'une d'elles est que l'Inde est une passerelle entre l'empire anglo-saxon et le Grand Sud — qu'on n'ose plus appeler le Tiers Monde — et que ses cadres possèdent à la fois l'individualisme et les codes culturels de l'Occident déclinant et l'énergie passionnelle et la solidarité clanique de l'Orient ascendant. Une autre, aisée à vérifier, est qu'ils ont l'esprit indiscutablement plus vif, en particulier dans le domaine mathématique, que les semi-somnambules que produisent nos fabriques du crétin (© Jean-Paul Brighelli). A

quoi l'on pourrait ajouter une allègre, voire cynique, liberté à l'égard de nos œillères idéologiques, de nos révérences sociales et de nos restes de convictions morales. Ayant un peu vécu parmi eux, il m'a semblé voir encore autre chose. Je ne sais ce qu'il en sera des générations suivantes, mais les vizirs dont il est question ci-dessus viennent pour la plupart d'un monde encore très rustique. Dans leur enfance, ils ont probablement dû disputer un blouson à une tribu de babouins, chourer du jus à un poteau électrique, faire démarrer une moto Enfield de 1947, peler je ne sais combien de mangues, sans compter les rituels religieux éreintants. Et puis aussi: passer des heures assis sur leurs talons, dans les gares, les trains bondés, les temples. Vous, par exemple, avez-vous jamais sacrifié une chèvre? Sauriez-vous manger un curry servi dans une feuille de palme, avec vos doigts et sans trop vous en mettre sur la chemise? Avez-vous pris un autocar bondé, de Madras à Pondichéry, avec trois balles de tissus et une demi-douzaine de poulets vivants? Si vous essayez, vous regretterez d'avoir abandonné vos cours de yoga au deuxième semestre. Pour ma part, je n'ai jamais pu m'asseoir sur les talons. J'en éprouve une douleur atroce. Pourtant, cela m'aurait bien servi dans ce pays où les chaises sont rares. Mon habileté au couteau se limite à savoir émincer les légumes sans trop les assaisonner de sang. Chaque fois que j'ai travaillé de mes mains avec des artisans, j'en suis sorti humilié. Non pas physiquement: intellectuellement. Ces gens étaient plus intelligents que moi dans la situation donnée, qui est sans

doute plus vitale que la capacité de naviguer à l'aveugle dans l'océan des idées. Comme disait Suarès: l'art, c'est beau, mais la vie, c'est mieux. Pour compenser, j'essaie toujours de me garder une petite part de travail manuel. Cela m'a appris à repérer sans faute, avec un sourire de compassion tout intérieur, les purs intellos qui ne sauraient même pas caler un parasol dans son pied. Avoir deux mains gauches est un grave handicap dans une vie. Notre éducation moderne ne fait rien pour le lever. Elle ne vous en informe même pas. Elle aime les manchots, car ils sont dépendants. Nikola Tesla était l'un des plus grands génies scientifiques de tous les temps. Ses inventions, il les visualisait jusqu'au moindre détail avant de les coucher sur plans. Pourtant, il se décrit dans ses Mémoires comme le canard boiteux de la famille. Son père, tout prêtre orthodoxe qu'il était, aimait tant la littérature antique qu'il en avait mémorisé in extenso toute une bibliothèque. Son frère aîné était selon lui le vrai doué — hélas, il mourut d'une chute de cheval. Quant à sa mère, Nikola la considère comme un être supérieur. Elle était réputée loin à la ronde pour l'agilité de ses doigts. Elle pouvait, affirme-t-il, faire un nœud dans un cil. L'inventeur du courant alternatif en restait baba.

\* Illustration: Bodhgaya, mars 2009.  
Photo SD.

\* **Texte paru simultanément dans l'Antipresse et dans le n° 201 de la revue *Éléments*.**

## TURBULENCES

### TRIBUNE - Manufacture contre démographie

#### LA RUSSIE A-T-ELLE LES MOYENS DÉMOGRAPHIQUES DE SA RÉSISTANCE MILITAIRE ET INDUSTRIELLE? SE DEMANDE LE PROFESSEUR CHRISTOPHE DE BROUWER.

La situation actuelle, que personne n'aurait pu imaginer il y a à peine une grosse année, est étonnante. Voilà un pays, la Russie, somme toute modeste avec sa population de moins de 150 millions d'individus, en train de mettre à genoux une Europe bien pensante et de faire vaciller l'Amérique de l'hégémon à travers, par exemple, la déstabilisation, d'une manière ou d'un autre, de son système financier basé sur le dollar-roi. Ce pays à la démographie peu reluisante réussit non seulement à tenir à distance, mais à ouvrir une brèche dans le front représenté par l'Occident dit collectif, regroupant les pays les plus avancés technologiquement de la planète, sinon les plus riches, comptabilisant une population presque dix fois plus importante. Inimaginable, et pourtant! La faiblesse de cet ensemble dominateur devient patente. Il ne se passe pas une semaine sans qu'un État, et non des moindres, s'engouffre dans la brèche et tourne la tête dans le sens d'un vent nouveau.

Comment est-ce possible?

De multiples explications sont proposées, mais je resterai, de façon assez schématique, dans ma sphère de compétence, le monde du travail auquel j'ai consacré ma vie professionnelle.

Du point de vue démographique, l'espérance de vie à la naissance du Russe, bien qu'elle connaisse une vigoureuse amélioration au fil des années, reste nettement en deçà des pays européens. Il faut dire qu'elle vient de loin. En revanche contre le taux de mortalité

infantile, également en nette amélioration, a rejoint celui des USA. Cependant, comme ses homologues occidentaux, la population vieillit et diminue année après année. Ce type de marqueurs ne nous aide donc pas réellement à comprendre.

On a souvent dit que la guerre actuelle en Ukraine était une guerre industrielle. En tout cas, sans une solide industrie, on ne voit pas comment la Russie pourrait résister comme elle le fait à la pression occidentale constante et puissante se traduisant par un flux d'armes de grande ampleur, ainsi que par des sanctions économiques et politiques d'un niveau jamais vu. Elle résiste pourtant cela fait très mal à cet Occident arrogant, sûr de sa puissance.

Revenons en arrière: le paysan de Tolstoï et le koulak (petit propriétaire terrien) avaient disparu. La brutalité de l'holodomor nous le rappelle: la dékoulakisation, en d'autres termes la prolétarisation de la paysannerie, accompagnée de la confiscation généralisée des terres agricoles, va provoquer un état de famine rampant en URSS début des années 1930. Cette phase fera des ravages surtout au Kazakhstan (on parle de 1,5 million de décès). Phénomène complexe où l'industrialisation à marche forcée de l'URSS nécessite des fonds et la réquisition des céréales, déjà en volume insuffisant, pour leur vente à l'étranger, en est un moyen. Les résistances restent fortes et en 1932, des lois d'une cruauté extrême sont appliquées afin de parvenir à cet objectif qui plongent la paysannerie de l'Ukraine et du Kouban dans une famine effroyable, on parle ici de 4 à 5 millions de morts. Y avait-il également une volonté délibérée de détruire et tuer cette paysannerie peu docile, une punition collective

et donc un génocide? Je laisserai les historiens en débattre. Cependant, une des conséquences recherchées fut une industrialisation massive de l'URSS qui va persister en Russie jusqu'à nos jours.

On est au commencement des années 1980, dans la région de Charleroi en Belgique. Débutant dans le métier, j'étais en visite avec un collègue chevronné qui me montre d'énormes friches industrielles, depuis disparues, me disant: «tu vois cela, j'y ai travaillé, cela représente environ 100 000 travailleurs». Un peu interloqué par l'énormité du chiffre, vrai ou faux, qui m'en procure d'ailleurs le souvenir, j'étais intérieurement glacé en imaginant le nombre de vies abîmées, car tous ne furent pas reclassés, on en était très loin: la désindustrialisation de l'Europe était en cours.

En 1997, mon collègue Jacques Nagels détaillait dans son livre d'économie politique le nombre d'intervenants et de pays qu'il fallait pour construire une voiture Pontiac à 20 000 dollars. Il énumérait pas moins de 9 pays différents intervenant, la ville de Détroit aux USA se réservant les «stratèges, avocats, banquiers, actionnaires, lobbying...».

En 1997 déjà! Et le mouvement de globalisation mondiale allait s'amplifier, tandis que la Russie d'Eltsine, parasitée par ses nouveaux oligarques, gardait néanmoins sa base industrielle, en fort mauvaise posture, certes, mais toujours là. Les années Poutine qui ont suivi permirent à une partie importante de cette industrie de s'adapter, de se renouveler, de s'étendre. Ce redéploiement fut aussi soutenu par un politique volontariste au niveau des études supérieures, notamment universitaires, d'ingénierie-technologie-sciences techniques qui représentent environ 1/3 des quatre millions d'étudiants de l'enseignement supérieur russe en 2022. Même

si certains de ces ingénieurs s'exportent, cela démontre que le cœur de l'économie russe est à la manufacture et non aux services. Les classements internationaux, basés sur le PIB exprimé en parité de pouvoir d'achat, lorsque le dollar n'est qu'un des instruments de calcul, rangent la Russie nettement devant l'Allemagne, en quasi-parité avec le Japon.

Ceci dit, cela ne nous donne pas réellement d'indications quant à l'économie réelle de ce pays, et surtout pour notre propos, la production de biens, en d'autres mots l'importance du secteur manufacturier. Bien qu'il y ait d'autres co-facteurs explicatifs, les données de consommation d'énergie approchent mieux la dimension que nous cherchons. La place de la Russie se situe juste après l'Inde, loin devant le Japon.

Il en est de même pour la production et la consommation d'électricité. La Russie est devenue une grande usine. De plus, les sanctions de 2014 ont imposé un mouvement inverse à la tendance générale, une déglobalisation de son économie permettant, pas d'autre choix, une certaine capacité à se suffire à elle-même. C'est d'ailleurs un objectif clairement identifié: la «souveraineté technologique» et dès lors au moins «la parité technologique» avec les autres pays. En conséquence, ce secteur manufacturier se veut d'une très grande cohérence: le miroir inversé de l'Occident collectif. Tout est loin d'être parfait, il y a encore beaucoup de chemin à parcourir. Notamment, des gains de productivité devront être réalisés, ne serait-ce que pour compenser une pénurie de travailleurs qui pointe déjà son nez dans certains secteurs: en effet, le chômage est quasi inexistant en Russie (sinon un petit chômage dit frictionnel de 3,5 %), avec un taux d'actifs comparable à celui de l'Allemagne: le plein emploi est sous tension. On en rêverait chez nous!

Actuellement cela fonctionne, probablement au-delà des calculs les plus fous des stratégies russes du début de l'«opération spéciale».

En résumé, le talon d'Achille de la Russie n'est pas, contrairement aux slogans imbéciles de notre chère presse de «grand chemin», dans sa capacité industrielle et à l'innovation, mais bien dans sa démographie, en soi et en lien avec l'emploi. Comment cela évoluera-t-il, une fois cette guerre terminée? Bien malin celui qui devinera juste.

\* Christophe de Brouwer est full-professeur honoraire et ancien président de l'École de Santé publique de l'Université de Bruxelles.

### MARQUE-PAGES · LA SEMAINE DU 23 AU 29 AVRIL 2023

#### **LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE** **SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT**

**Achetés? Ou récompensés?** On se souvient peut-être de l'enquête scandaleuse qu'avait publiée l'ex-rédacteur en chef de la *Frankfurter Allgemeine*, Udo Ulfkotte, au sujet des «Journalistes achetés» (Gekaufte Journalisten). L'intrépide lanceur d'alerte avait documenté la manière dont les gouvernements et les services secrets corrompaient la profession. Il avait tant travaillé à son livre, le malheureux, qu'il est mort d'une crise cardiaque à 56 ans seulement. Mais voici que la thématique de son enquête lui survit — étant intemporelle: les Allemands découvrent que le gouvernement a acheté en sous-main beaucoup plus de journalistes qu'on ne le soupçonnait. Il s'agit de «bonus» dépassant le million et demi d'euros. Qu'y a-t-il de mal à récompenser les serviteurs zélés de l'État? nous dira-t-on...

**Entartage, bis.** François Bousquet a déjà entarté BHL pour de vrai, à Bruxelles. Mais cet entartage de plume qu'il en livre

dans le dernier numéro d'*Eléments* (201) — à propos de son dernier film, *Slava Ukraini*, vaut une bonbonne entière de crème fouettée. Un extrait:

C'est le plus fascinant chez lui: l'endurance. Inceivable, il a survécu à tous ses échecs. Comme l'hydre de Lerne, vous lui coupez une tête, deux autres repoussent. Comme le dieu Vishnou, il invente chaque jour son nouvel avatar. Ni Gilles Deleuze, ni Pierre Vidal-Naquet, ni Cornélius Castoriadis qui l'ont magistralement démolé n'en sont venus à bout; aucun Jean-Baptiste Botul ne lui a définitivement cloué le bec. Pas d'inhibition ni de tabou, encore moins de surmoi. Depuis ce 27 mai 1977, le jour où il a fait son entrée fracassante à la télévision, chez Bernard Pivot, il est inamovible. La «philosophie» antitotalitaire naissait ce jour-là en direct, BHL l'accouchait devant des téléspectateurs médusés par tant d'emphase et de vacuité. Depuis, il n'a plus quitté la «petite lucarne». Omniprésent, omniscient et omnipotent — comme Dieu. Et Dieu n'a qu'à bien se tenir: c'est BHL qui a rédigé son testament, en 1979, chez Grasset, où il fait la pluie et le beau temps. (...) Quitte à surprendre, tout n'est pas à jeter dans *Slava Ukraini*. Les images de guerre sont vraiment bluffantes — et pour cause: Zelensky a délivré à BHL un ausweis qui lui a permis de couvrir quasiment toute la ligne de front. Problème: BHL est sur tous les plans comme le nez d'un clown au milieu de la carte de l'Ukraine. C'est plus fort que lui. Il ressemble à ces bibelots sur lesquels on a laissé traîner l'étiquette du prix, comme dit Proust. Les Ukrainiens sont des figurants, comme les Bosniaques étaient des marionnettes et les Libyens des pantomimes. La guerre n'est qu'un prétexte pour se filmer filmer la guerre. + Difficile de classer *Slava Ukraini* dans la catégorie des films de propagande. La propagande vise l'efficacité, pas le ridicule — le terrain d'élection de BHL. Il est burlesque, mais il ne le sait pas. Ne pas le savoir est la condition

du burlesque. Il y a un malentendu autour de sa personne. Beaucoup le prennent pour un salaud. Ce qu'il n'est pas. Il y a des types humainement dégoûtants. Il suffit d'avoir rencontré Jacques Attali au moins une fois dans sa vie pour le savoir. Pas BHL. C'est un voyou attachant et enfantin, à mi-chemin de Mascarille, le fripon intrigant, et de Matamore, l'aventurier fanfaron. «Essayer d'être plus malin que les malins, dit-il de lui, plus voyou que les voyous. Je suis absolument pour cette façon de pratiquer le métier.» Bien sûr, il peut piétiner un journaliste qui a la mauvaise grâce de ne pas saluer suffisamment bas son génie, mais c'est un escroc intellectuel gentil. Quand vous le rencontrez jeune, il vous met la main sur l'épaule et vous adoube, surtout si vous avez l'échine un peu souple. En bon parrain de l'édition et du cinéma, il attend de vous allégeance et en contrepartie il vous offre sa protection sans mégoter sur le prix de la transaction. Tout le monde se moque de lui dès qu'il a le dos tourné, sans malveillance, comme d'un type un peu zinzin qu'on ne se risquerait pas à sortir de ses rêveries de peur de le briser.

**Trop peur.** Nous nous demandions récemment quand le FBI finirait par rendre public le «manifesto» de l'auteur.e *trans* de la tuerie à l'école de Nashville. Comme on pouvait s'y attendre, il y avait anguille sous roche. Une membre du conseil municipal de Nashville déclare que le manifeste d'Audrey Hale est si «astronomiquement dangereux» qu'elle préfère ne pas le lire:

«Mme Johnson a affirmé que “la grande, l'écrasante majorité de ce document” serait trop dangereuse pour que le public puisse la voir. “Personnellement, je ne veux pas connaître les profondeurs atteintes par sa psychose... Lorsqu'un haut fonctionnaire de police me dit que cela l'empêche de dormir la nuit, je m'en remets à cette personne pour savoir que je n'ai pas besoin de lire ce document”, a-t-elle ajouté.»

En somme: ayons le courage de fermer les yeux! Curieusement, personne n'avait eu de telles pudeurs à l'égard du manifeste de Breivik...

**Solution simple.** Que faire lorsque des *trans* veulent partager le même vestiaire avec des garçons cisgenres et que des parents se plaignent, d'un côté et de l'autre? Eh bien, plutôt que d'offenser quiconque... on ferme les vestiaires! C'est ce qu'a fait cette école de Pennsylvanie. C'est burlesque à force de stupidité, c'est pourtant la loi admise sacrée qui écrase toutes les autres.

**Licence officielle.** On n'a pas fini d'en parler, et nous y reviendrons très vite. Un rapport de la Commission internationale de juristes — basée à Genève avec un statut de consultant auprès de l'ONU — et traitant de «comportements liés au sexe, à la reproduction, à la consommation de drogues, au VIH, au sans-abrisme et à la pauvreté», suggère que les mineurs peuvent consentir à avoir des relations sexuelles avec un adulte. Les milieux liés à la protection de l'enfance dénoncent une incitation à la pédophilie. L'avant-propos du rapport est signé par un avocat sud-africain «fièrement gay”, Edwin Cameron, qui a souligné que les lois relatives à la sexualité peuvent amener les gens à se sentir ostracisés en raison de leur comportement sexuel. Abolissons donc toute loi pour que M. Cameron et ses amis se sentent bien...

**Essentiel.** Le vieux sage Noam Chomsky n'est peut-être pas tout à fait à jour concernant le développement — foudroyant — des algorithmes d'intelligence artificielle. Il comprend néanmoins mieux que quiconque le fonctionnement de l'intelligence humaine et son rapport au langage, ayant inventé la grammaire générative et transformationnelle. Le site Les Crises propose une traduction de son important essai publié dans le *New York Times* au sujet de la «Promesse

trompeuse de ChatGPT». Ce manifeste en défense de l'intelligence humaine est à lire absolument si l'on veut garder à l'esprit la différence essentielle de fonctionnement entre l'esprit et la matière électroniquement mécanisée.

«Contrairement à ChatGPT et ses semblables, l'esprit humain n'est pas un volumineux moteur de recherches statistiques en quête de modèles, avalant des centaines de téraoctets

de données et extrapolant la réponse la plus probable à une question ou la solution la plus vraisemblable à un problème scientifique. Bien au contraire, l'esprit humain est un système étonnamment efficace et même raffiné qui fonctionne avec de petites quantités d'informations; il ne cherche pas à déduire des corrélations sommaires à partir de données, mais à élaborer des explications.»

## Pain de méninges

### LES TRANSMISSIONS SECRÈTES

Il n'est que trop aisé de montrer par quels sentiments la France n'a plus voulu être royaliste; mais il faudrait une touche plus fluide et plus délicate pour marquer par combien d'endroits elle est demeurée royale: il lui est arrivé le plus triste malheur dont une grande nation puisse être frappée: en l'excitant à se méconnaître, on a fait d'elle un pays interrompu, un peuple acharné contre soi; mais ce passé dont on l'a séparée par un énorme barrage, s'il ne coule plus dans le présent avec opulence, y suinte et s'y insinue cependant par mille infiltrations secrètes; ce domestique qui ne croit pas nécessaire d'opposer son âme aux maîtres qu'il sert, cet artisan qui ose encore s'appliquer à sa besogne, ce cuisinier qui fait commencer son art dans l'excellence des denrées, pour l'achever dans la succulence des plats, ce libraire qui ne s'interdit pas de glisser un regard curieux dans les vieux livres qu'il vend, ces deux lettrés qui se promènent à l'automne sur le mail, en foulant des feuilles mortes précieuses et vaines comme les sages pensées qu'ils échangent, participent encore d'un autre monde, même à leur insu: il y a parmi eux des aristocrates obscurs, et jusqu'à des princes cachés.

— Abel Bonnard, *Les Modérés*.

# MARIE-THÉRÈSE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPREND

